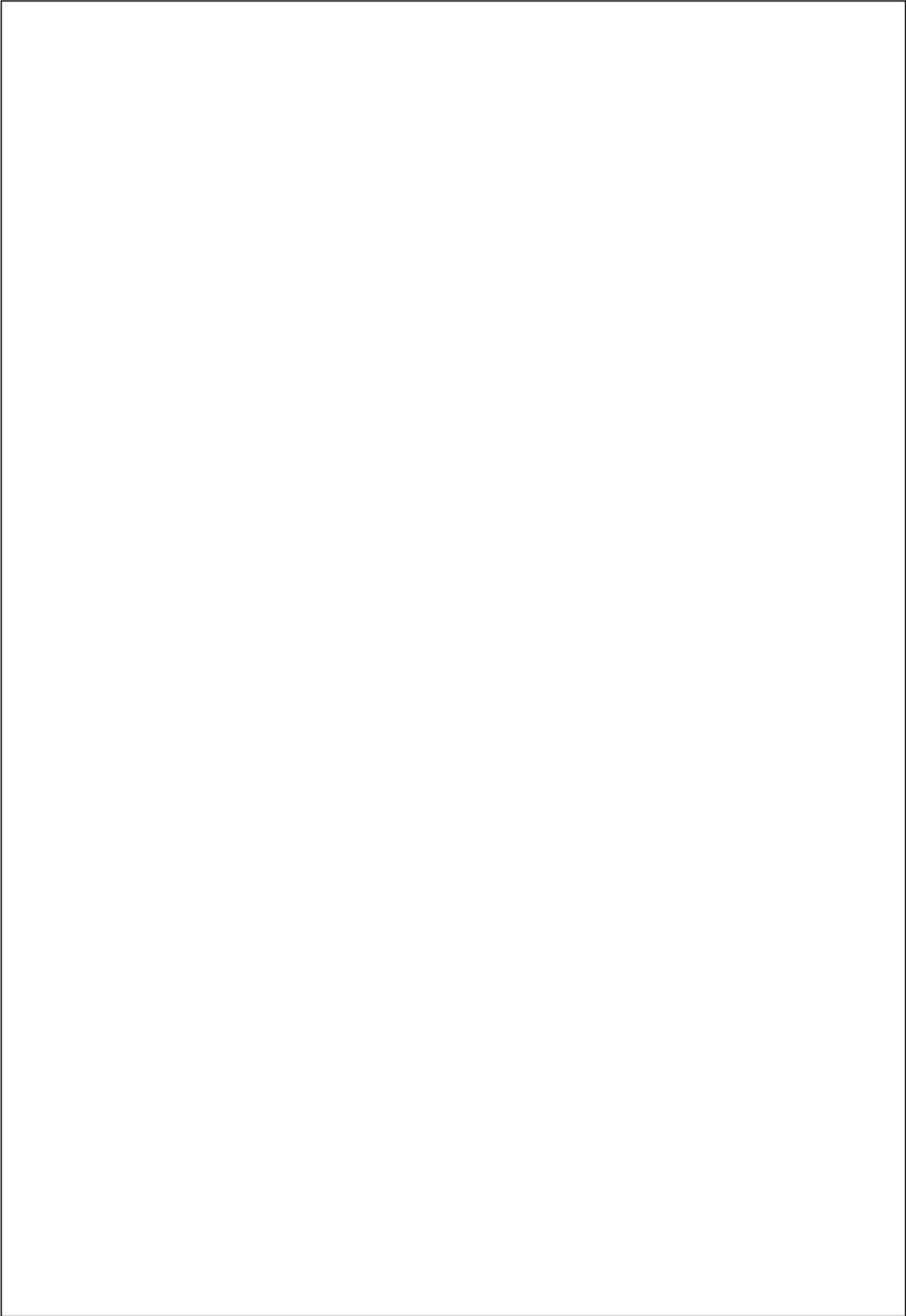


1

1

1

I



E

**Actions
scandaleuses
et rébellions
quotidiennes**

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :
leseditionsduportrait.fr

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua,
relu par Hélène Cohen
Édition originale : *Outrageous Acts and Everyday Rebellions*,
New York, Holt, Rinehart and Winston, 1983

À la demande des Éditions du Portrait, Emma Watson a eu
la gentillesse d'écrire la préface, publiée ici pour la première fois.
Les éditions Holt and Company rééditeront *Outrageous Acts and Everyday
Rebellions* avec cette même préface.

Gloria Steinem signe pour cette édition une *Note aux lectrices
et aux lecteurs* inédite.

À la demande de Gloria Steinem, les essais « Transexualité »
et « Pourquoi les jeunes femmes sont plus conservatrices »
ont été retirés de l'édition française.

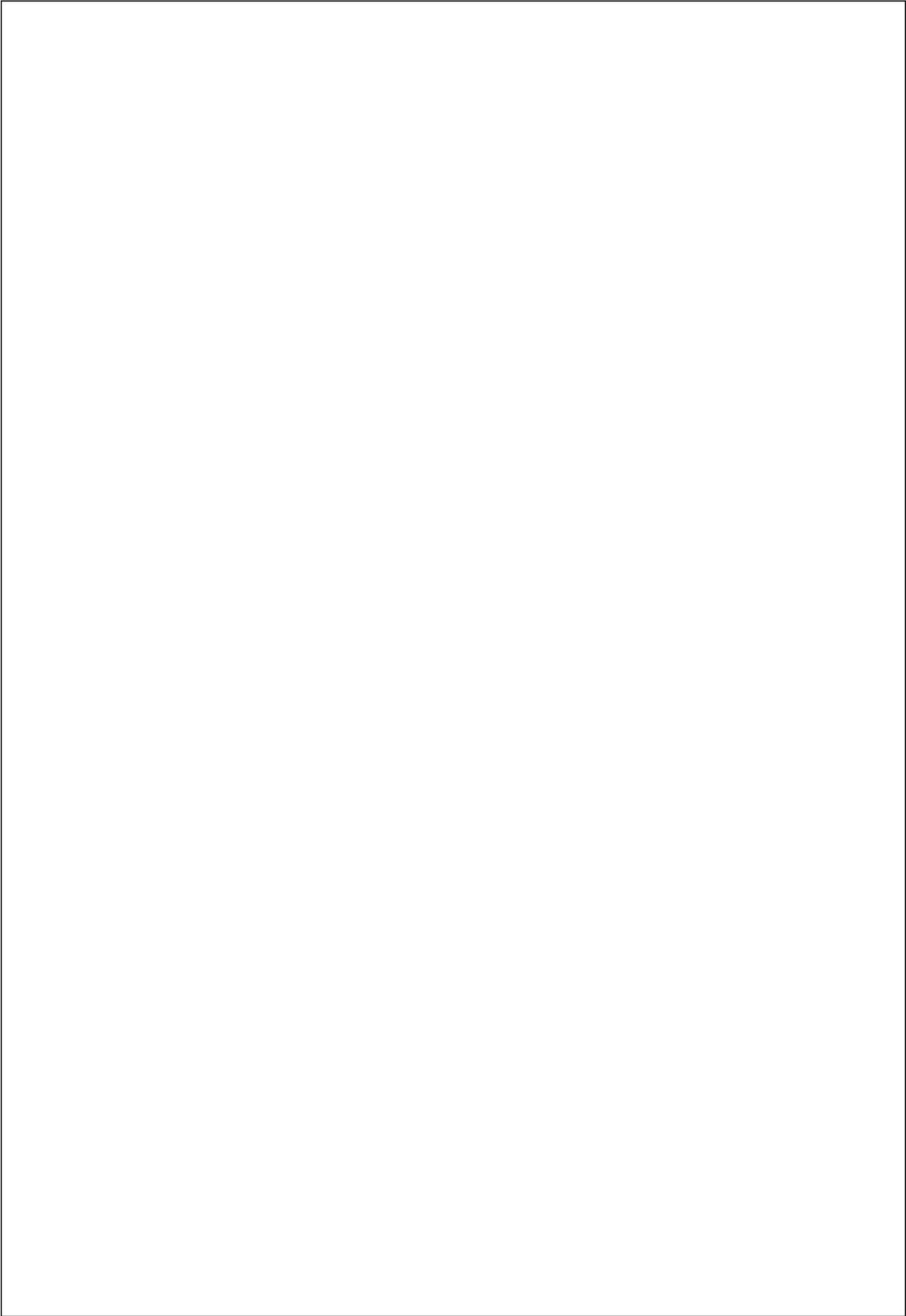
© Gloria Steinem, 1983
© Les Éditions du Portrait pour la traduction française, 2018
ISBN: 978-2-37120-012-8

Gloria Steinem
**Actions scandaleuses
et rébellions quotidiennes**

*Traduit de l'américain par Mona de Pracontal,
Alexandre Lassalle, Laurence Richard et Hélène Cohen*

Les Éditions du
PORTRAIT

I



Préface d'Emma Watson

En réfléchissant au contenu de cette préface, il m'a paru évident qu'il fallait vous raconter mon amitié avec Gloria car, à mon sens, le mouvement féministe et les textes que vous allez découvrir reposent sur le pouvoir de l'amitié.

Après l'avoir rencontrée grâce à une amie commune, je me suis rendue par une matinée pluvieuse dans son appartement à New York pour m'entretenir plus longuement avec elle. À l'époque, je considérais Gloria Steinem comme une divinité. Je la revois, assise sur son canapé, entourée d'objets sacrés – talismans, photographies, livres –, aux côtés de Mau, son chat égyptien, qui avait seulement trois pattes et beaucoup d'allure.

J'étais nerveuse, car je tentais de comprendre le fonctionnement d'un cercle que je pensais avoir rejoint mais dont je ne connaissais pas les règles. Serais-je acceptée? N'allais-je pas aussitôt dire la bêtise qui m'exclurait de ce groupe? D'ailleurs, n'avais-je pas déjà commis un impair? Je n'en savais rien. Mais en discutant avec Gloria ce jour-là, j'ai découvert une femme authentique qui manifestait un grand sens des réalités, couverte du manteau de la notoriété comme s'il ne pesait rien et était invisible aux yeux de tous. Elle était détendue. Drôle et légère. Les pieds sur terre. Pas ce à quoi je m'attendais.

Comme vous le verrez dans ce livre, Gloria a un vrai talent pour trouver les mots justes, ceux qui résonnent en nous. Je suis abasourdie par la fréquence à laquelle je la cite quand mes propres mots ne suffisent plus. Alors que je traversais une période difficile l'année dernière, elle m'a rappelé que «si la fin justifie les moyens, les moyens sont déjà une fin en soi». Je me savais féministe de par mes opinions et mes expériences, et je m'étais isolée du monde pour dévorer livres et théories. Quand vous avez beaucoup à comprendre, à apprendre (et à désapprendre, il faut bien le dire), vous ne pouvez trouver le féminisme dans la solitude. Car ce qui importe, c'est comment et aux côtés de qui vous avancez.

Gloria ne m'a jamais fait sentir que j'en savais moins qu'elle. Elle accepte généreusement tout le monde, peu importe où on se trouve sur le chemin de la connaissance. Et elle semble n'avoir aucun amour-propre car elle sert une cause plus grande qu'elle. Le jour de sa naissance, elle a

sans doute été dotée d'une boussole indiquant obstinément le Nord, un cap qu'elle maintient aujourd'hui encore avec détermination (et un grand sens de l'humour).

L'été dernier, je passais du temps avec Gloria quand elle m'a dit: « Parfois on doit attendre ses amis pour venir au monde. » Je suis heureuse d'être née à une époque où je peux fréquenter et connaître Gloria Steinem. Elle a modelé en grande partie la personne que je veux être.

En 2016, lorsque Hillary Clinton n'a pas été élue première femme présidente des États-Unis, je me suis rendu compte qu'en dépit de sa lutte acharnée, Gloria ne verrait peut-être jamais une femme à la Maison-Blanche. Je me suis demandé ce qu'elle ressentait. Fidèle à elle-même, elle m'a paru impassible, comme si elle savait qu'avec le temps les choses s'arrangeraient. Ou peut-être savait-elle, en raison de sa foi dans les femmes, que cet événement finirait par se produire, tôt ou tard.

Pourquoi j'aime tant les écrits de Gloria? Parce qu'elle transforme ce qui peut être ardu et franchement décourageant sur le papier en une lecture limpide. Elle préfère de loin raconter une histoire, faire une blague plutôt que d'égrener des faits ou des statistiques. Elle m'a dit un jour qu'elle n'avait pas le temps pour l'« hermétisme ». Lorsque nous discutons de mes écrits, elle me conseille toujours de dire les choses de la manière la plus franche et directe qui soit.

Elle croit à la force du témoignage personnel, au partage des récits de femmes. Elle voue un culte à la magie du « cercle de parole ». Il est évident qu'elle s'est choisi pour mission de comprendre les vies qui ne sont pas les siennes. Gloria respecte profondément les femmes et apprend de leur héritage enfoui.

Elle révèle aussi toutes les choses absolument fascinantes que le conditionnement et le conformisme de notre temps ont fini par dérober à nos regards. Par exemple, pourquoi donc les vêtements de femme sont-ils conçus pour être enlevés non par nous-mêmes mais par quelqu'un d'autre? Au milieu du bruit ambiant, de la désinformation, de la diversion et des mensonges éhontés, elle semble capable de penser avec clairvoyance. Elle nous nourrit de sa lucidité. Et son bon sens, nommant les choses pour ce qu'elles sont, vous fera rire aux éclats. C'est le super-pouvoir de Gloria.

Gloria aime raconter qu'elle porte une ceinture ou un bijou du passé, vestiges d'une époque qui a précédé le patriarcat. Histoire de rappeler qu'il

est faux de croire que les hommes ont toujours dirigé la marche du monde. Des cultures et des sociétés ont fonctionné avec succès de bien d'autres façons. À quatre-vingt-trois ans, elle a plus d'énergie à revendre que moi. Elle ne s'arrête jamais et parle à tout le monde. Il n'y a pas une once d'aigreur ou de méchanceté chez elle, mais elle est armée du glaive de la vérité dont elle n'hésite pas à se servir s'il le faut.

Pourquoi vous parler de la Gloria que je connais plutôt que de celle que vous avez peut-être découverte dans des documentaires ou des ouvrages féministes ? Parce que la femme me paraît bien plus impressionnante. Gloria est la première à vous dire qu'elle est comme tout le monde. Et c'est formidable, car cela permet à chacun(e) de se sentir libre d'être aussi généreux(seuse) et humaniste qu'elle. Vous pouvez vous atteler à cette tâche avec sa légèreté, sa colère légitime et sa joie. Tout en restant vous-même.

J'aime lire les essais de ce recueil. Il est beau (ou en tout cas rassurant) de la voir en butte à un médium en contradiction avec son message, de sentir sa peur paralysante de parler en public, ou encore de constater combien elle a appris d'amies comme Flo et d'erreurs qui lui ont été salutaires.

Parfois sa vision du monde nous semble trop lointaine, ou impossible à atteindre, ou terriblement optimiste. Mais je pense que c'est ce féminisme radical et la nature non moins radicale de la vision de Gloria et de son message qui feront de cet idéal d'équité une réalité. Je croyais qu'il ne serait pas nécessaire de détruire la citadelle. Maintenant je sais que nous devons en passer par là et nous débarrasser de nos anciennes façons d'être mortifères pour revenir à la vie en en imaginant de nouvelles. Cet ouvrage contient des idées qui nous aideront à prendre cet autre chemin, même si certaines nous ont été offertes il y a près de quarante ans.

On m'a demandé ce que doit accomplir le mouvement féministe. Créer un monde nouveau ? Impliquer davantage les hommes ? En fait, la question mérite d'être reformulée. Quelles barrières faut-il lever pour réussir ? Pour gagner notre pleine et entière humanité, nous n'avons d'autre choix que de nous attaquer au plus grand super-pouvoir de ce monde : le patriarcat. Tâche ardue s'il en est, et dont on ne m'a rien dit à l'école, où j'ai appris que, dans ce monde équitable, nous avons le droit d'être la personne que nous voulons et accomplir nos désirs sans avoir à nous battre. Ce livre nous ouvre enfin la voie.

Je n'ai jamais aimé l'idée d'être une rebelle. Bon sang, j'ai joué Hermione Granger, qui, souvenez-vous, comparait une expulsion de

Poudlard¹ à la mort! Personnellement, j'ai vécu ma première heure de retenue comme s'il s'agissait de la fin du monde. Mais en fait, de toutes les choses qui valent la peine de se battre, je dirais que la liberté et le respect arrivent en tête. Si je peux le faire avec et dans la lignée de femmes telles que Gloria, c'est encore mieux. D'ailleurs, comme Hermione et moi l'avons découvert, être un élément perturbateur est un vrai bonheur.

Alors, laissez-vous transporter, riez, pensez différemment, soyez en colère, ouvrez-vous au féminisme. J'espère que vous aimerez *Actions scandaleuses et rébellions quotidiennes*. Ce fut le premier recueil féministe que Gloria publia, mais des textes comme « Si les hommes avaient leurs règles » traversent le temps. Elle compare ses essais à des « nouveau-nés » ; j'espère qu'ils deviendront tout aussi précieux à vos yeux.

Emma

1 - Célèbre pensionnat pour les apprentis sorciers de *Harry Potter*. (Sauf mention contraire, toutes les notes de cet ouvrage sont des traductrices et du traducteur.)

Note aux lectrices et aux lecteurs français

« J'ai de plus en plus le sentiment qu'écrire c'est au fond traduire... Quel est l'autre texte? Je suppose qu'il s'agit de la source, la mer profonde où nagent les idées... »

Ursula K. Le Guin

Nous autres écrivaines et écrivains sommes toujours heureux et stupéfaits que les gens veuillent lire nos mots, je vous laisse donc imaginer à quel point nous sommes honorés quand des traductrices et traducteurs nous permettent de converser avec un tout nouveau lectorat.

Je sais que la traduction est un art à part entière. Je l'ai appris lorsqu'on a découvert plus de cinquante ans après sa publication que la traduction anglaise du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, parue à l'époque où j'étais à la fac, ne correspondait pas vraiment à ce qu'elle avait écrit. Croyant qu'il s'agissait d'un manuel de sexe, l'éditrice avait chargé un zoologue de l'abrégé et de le traduire. Le résultat ne fut pas, loin s'en faut, le texte philosophique qui défait le patriarcat, comme le savaient celles et ceux qui avaient la chance de le lire en français.

Que ce livre courageux ait eu, malgré tout, un impact si important était la preuve du discours radical de Simone de Beauvoir et de son attaque contre le conservatisme dominant des années 1950.

En ces années d'après-guerre, le gouvernement américain produisait des films de propagande encourageant les femmes qui avaient travaillé pendant la guerre à retrouver leurs rôles de mère et d'épouse, et ce, afin d'offrir des emplois aux vétérans de retour au pays et de remettre chacun à sa place par la même occasion. Comme l'économiste John Kenneth Galbraith l'expliquerait plus tard, la manœuvre visait aussi à faire des femmes les premières consommatrices éduquées et à temps complet de l'histoire. Ciblées par la publicité, isolées dans leurs banlieues, les épouses et les mères devinrent le moteur du consumérisme, lequel succédait à l'effort de guerre.

Il a fallu attendre un demi-siècle pour accéder à une meilleure traduction de cette œuvre fondamentale de Simone de Beauvoir. Une fois rétablis, certains de ses propos se sont avérés si critiques vis-à-vis de la vie de famille et de l'éducation des enfants comme seules sources d'épanouissement qu'une version non tronquée du texte aurait sans doute propulsé davantage de femmes dans le monde, bien plus tôt. Au lieu de quoi, des millions de femmes au foyer diplômées ont dû attendre que Betty Friedan identifie dans *The Feminine Mystique*¹ leur isolement et ses conséquences comme « le problème qui n'a pas de nom ».

Pour ces raisons venues du passé et bien d'autres ancrées dans le présent, je tiens à remercier Mona de Pracontal, Alexandre Lassalle et Laurence Richard d'avoir traduit les textes de ce recueil – et Hélène Cohen qui a traduit cette préface. Grâce à leur aide, j'espère que vous qui lisez ces lignes trouverez dans ce livre un témoignage d'amitié et même des munitions.

Par exemple, il y a peut-être dans votre famille une femme qui n'a pas eu la possibilité de chanter sa chanson, à l'instar de ma mère Ruth². Nous commençons à peine à nous demander combien d'entre nous vivent les existences auxquelles les femmes qui nous ont précédées ont dû renoncer. C'est certes un choix honorable et souvent épanouissant, mais n'y aurait-il pas eu plus de musique si toutes les femmes avaient pu chanter ?

Vous vous demandez sans doute en quoi l'essai « J'ai été une Playboy Bunny » écrit il y a plus de cinquante ans reste d'actualité. Je me suis moi-même posé la question. Après tout, les clubs Playboy semblaient déjà d'un autre âge dans les années 1960. Hugh Hefner était une parodie de lui-même bien avant sa mort et, aujourd'hui, les jeunes de la génération Y éviteraient sans doute soigneusement ce genre d'endroits s'ils existaient encore.

Pourtant, au moment où j'écris ces lignes, mon aventure de Bunny est mise en scène sur Internet par Abbi Jacobson, actrice, comédienne et écrivaine talentueuse, dans l'émission américaine à succès *Drunk History*³. Elle a également été traduite en hindi, dans le cadre d'une anthologie de mes essais publiée récemment en Inde. Qu'est-ce qui se passe au juste ?

1 - Ouvrage de Betty Friedan, publié en 1963, dépassa le million d'exemplaires vendus en 1964. Il a été traduit par Yvette Roudy en 1964 sous le titre *La Femme mystifiée* aux éditions Denoël.

2 - Voir plus loin l'essai « La chanson de Ruth (qu'elle n'a pas pu chanter) ».

3 - Série humoristique mettant en scène des célébrités dans des reconstitutions historiques menées par un narrateur ivre.

Le second mystère a été éclairci quand j'ai appris que les féministes indiennes protestaient contre l'ouverture d'un club Playboy dans leur pays. Fort heureusement, elles ont réduit à néant ce reliquat du colonialisme économique. Mais c'est grâce à une universitaire que j'ai compris pourquoi une actrice qui a l'âge d'être ma petite-fille a prêté son visage à mon récit sur Internet. « Cette histoire est une parabole des femmes vivant dans une société patriarcale, explique-t-elle. Vous deviez travailler dur pour un salaire dérisoire, donner un caractère sexuel à votre attitude, dire les mots qu'on vous avait dictés, et batailler pour obtenir l'approbation des hommes. Parce que vous vous êtes identifiée à d'autres femmes, vous avez tiré la sonnette d'alarme. C'est précisément ce que les féministes essaient de faire. »

Ça m'a fait rire. Je me suis rendu compte que lorsque j'avais écrit en 1995 un post-scriptum à ce reportage, le féminisme m'avait permis de faire ce constat : *toutes les femmes sont des Bunnies*.

Plus de trente années se sont écoulées depuis, mais je constate que les adversaires du féminisme continuent de me présenter comme une ancienne Playboy Bunny, malgré mon âge avancé. En cherchant la symbolique du lapin, je tombe sur les mots « maison », « sécurité », « paix », « amour » et « soins ». Et aussi « une proie facile ». Voilà qui résume bien les choses. J'ai cessé d'essayer de prédire quels écrits traverseront le temps.

J'espère que « Les mots et le changement » encouragera les lectrices et les lecteurs à faire preuve d'imagination pour inventer de nouveaux mots et de nouveaux changements. « Liberté de procréation » est souvent remplacé par « justice reproductive », une expression qui prend en compte les facteurs de la pauvreté, du racisme et de l'impact environnemental dans la décision d'une femme d'avoir ou non un enfant. Grâce à des universitaires et des militant(e)s, le terme « intersectionnalité » a fait son apparition pour décrire le racisme, le sexisme, la caste ou la classe sociale comme des réalités imbriquées. Il est vrai que « trans », « transsexuel » et « transgenre » ne faisaient pas partie du langage courant en 1982, mais ils auraient dû. Les personnes qui ne s'identifient pas au sexe qu'on leur a assigné à la naissance existent de toute éternité, de même que celles qui contestent l'invention culturelle du genre. Aujourd'hui encore, des langues anciennes comme le sanskrit ou le cherokee n'ont pas de pronoms genrés – ni « il » ni « elle ». Chaque individu est unique et humain. Un jour peut-être, le français et les autres langues romanes cesseront d'attribuer un genre à des tables et des chaises.

Ces dernières années, Internet nous a aussi offert de nouveaux mots comme *Twitter*, *Google*, *selfie*, *unfriend*, *sexting*, *troll*... et bien d'autres encore. Ils ne sont certes pas jolis, mais ils ont le mérite d'être non sexistes et de pouvoir être utilisés aussi bien comme nom que comme verbe. Nous sommes au milieu d'une révolution lexicale.

Je suis au regret de dire que quarante ans après avoir écrit «Érotisme et pornographie», la différence fondamentale entre ces deux termes reste trop peu reconnue. *Porné*, la description d'un esclavage sexuel, s'oppose à *eros*, le portrait de l'amour, du consentement et de la réciprocité. Ne pas comprendre cela a permis à la pornographie d'être synonyme de sexualité, de banaliser la domination sexualisée et même la violence. En l'absence d'érotisme, elle a dénaturé les attentes des hommes vis-à-vis des femmes, la façon dont nous les femmes pensons devoir nous comporter, et jusqu'à notre représentation d'un corps de femme ou d'homme. L'érotisme est souvent considéré à tort comme une forme supérieure de pornographie.

Pourtant, les images érotiques et pornographiques ont aussi peu à voir que le plaisir et la douleur, la démocratie et la dictature. L'érotisme parle de plaisir mutuel et d'intimité, de liens affectifs, de gaieté et de liberté; la pornographie n'est que pouvoir, rôles polarisés, domination et soumission. L'érotisme montre le plus souvent des façons agréables de communiquer; la pornographie montre des moyens de dominer dans la souffrance. Le plaisir et la douleur, la vie et la mort ne sauraient être plus éloignés.

Depuis l'écriture d'«Érotisme et pornographie», des groupes religieux et de droite ont fait supprimer les cours d'éducation sexuelle dans les écoles américaines. Résultat, la pornographie en ligne est devenue le substitut le plus accessible. Ici comme dans beaucoup de pays, un garçon visionne ses premières images pornographiques vers l'âge de douze ans. La progression de la pornographie semble aussi faire partie d'une riposte violente et semi-clandestine visant à attaquer le pouvoir et les acquis des femmes. De tout temps, elle a servi d'outil de propagande au patriarcat. À présent, elle s'est développée au point de devenir un centre de profits qui révèle l'emprise masculine sur la technologie, et surpasse les bénéfices engendrés par le trafic d'armes et de drogues à l'échelle planétaire. À cause de cette culture du viol, une femme sur trois dans le monde est victime de violences sexuelles ou genrées.

Dans «La véritable Linda Lovelace», nous découvrons que Linda Boreman était en captivité au moment du tournage de *Gorge profonde*, le

premier film pornographique à bénéficier d'un lancement commercial aux États-Unis. Les gens que l'on voit aujourd'hui dans les films pornographiques sont pour la plupart des femmes ou des enfants, garçons et filles, victimes de trafic sexuel, ayant fait une fugue ou en situation de vulnérabilité. Le corps des femmes a peu de valeur, comme le montre l'essai « La politique de l'alimentation ». Mais pour la première fois, le féminicide sous toutes ses formes – à savoir l'agression et le meurtre de femmes en raison de leur sexe – n'est plus facilement excusable au prétexte qu'il est « culturel ». Enfin, il est nommé pour ce qu'il est et dénoncé par l'opinion dans beaucoup de pays, et les lois qui ont tout autorisé, depuis les mutilations génitales des petites filles jusqu'à l'immolation des veuves, sont en train d'être abrogées.

Je me réjouis de constater qu'« En éloge aux corps des femmes » continue de s'opposer à l'attrait toujours plus puissant des régimes superflus et de la chirurgie plastique. À l'inverse, je me déssole que « Le crime international des mutilations génitales » demeure une pratique courante quoique à présent illégale dans bien des pays.

Grâce à des études comme *Sex and World Peace* de Valerie Hudson et al., nous savons que l'indicateur le plus fiable pour déterminer si une nation est violente ou non, que ce soit à l'intérieur de ses frontières ou à l'égard d'autres pays, ce n'est ni la pauvreté, ni les ressources naturelles, ni la religion, ni le niveau de démocratie, mais le degré de violence faite aux femmes. La raison en est que les prétendues différences entre « masculin » et « féminin » sont les premières à être enseignées au sein de nos familles et de nos communautés, et il se peut que nous ne soyons pas confronté(e)s à des façons de vivre plurielles. La polarisation des rôles normalise l'idée que certain(e)s sont né(e)s pour commander, pour servir ou pour en dominer d'autres. Comme l'ont rapporté les Nations unies, les violences faites aux femmes – qu'il s'agisse de l'infanticide des filles, de la distribution inégale de la nourriture, des abus domestiques, du mariage des enfants, ou encore des grossesses forcées ou du viol utilisé comme arme de guerre – ont engendré un monde dans lequel vivent aujourd'hui moins de femmes que d'hommes. C'est à notre connaissance une première dans l'histoire de l'humanité.

Si l'inégalité entre les hommes et les femmes et la violence sexualisée visent à ôter aux femmes le contrôle de leur corps pour maîtriser la sexualité et la reproduction – la méthode qu'a choisie le patriarcat afin de perpétuer les divisions de race, de caste et de classe –, la paix

commence quand nous pouvons disposer de nos corps comme nous l'entendons. Un équilibre entre les hommes et les femmes est le premier pas vers la démocratie.

Il y a plus de trente ans, quand j'ai écrit « Si Hitler était vivant, de quel côté serait-il? », j'ai établi un parallèle entre un système patriarcal raciste et les régimes qui commencent par contrôler le corps des femmes afin de décider du nombre de travailleurs et de soldats, et de créer une séparation entre groupes « supérieurs » et groupes « inférieurs ». Si la violence faite aux femmes reste le meilleur indicateur de toutes les autres formes de violence, le contrôle du corps des femmes et des moyens de reproduction est un symptôme précoce de l'autoritarisme.

Pourtant, lorsque je vois qu'un candidat qui ne représentait qu'un tiers de l'électorat a réussi à se faire élire à la présidence de mon pays – tandis que des principes démocratiques majoritaires sont menacés partout ailleurs par une abstention en hausse, une crise économique, raciale ou religieuse, ou tout à la fois –, je me souviens de nouveau qu'Adolf Hitler et le Parti national-socialiste sont arrivés au pouvoir par les urnes. Alors, et seulement alors, la démocratie et l'opposition ont été éliminées, et un dictateur a émergé – que seule une guerre a pu déloger.

Je constate que ce parallèle est encore plus vrai aujourd'hui qu'à l'époque où j'ai écrit cet essai. Nous vivons une époque dangereuse. Le tiers, ou presque, de mes concitoyens qui croient en une hiérarchie reposant sur le sexe, la race et la classe s'insurgent contre la majorité en hausse qui ne partage pas leur avis. Mais cette minorité-ci peut compter sur le soutien de médias aux mains d'annonceurs se souciant davantage du score des audiences que de l'exactitude de l'information, et sur l'argent versé massivement par les entreprises à leurs campagnes, ou sur les dons de groupes racistes et de certaines religions patriarcales.

Si la démocratie au sein de la famille est le socle de la démocratie dans la société, la violence qui s'exprime dans le cercle familial est le socle de toutes les violences, à l'exception de l'autodéfense. Nous savons qu'une femme qui fuit des abus domestiques s'expose à être battue ou tuée au moment de partir de chez elle car elle échappe au contrôle qui s'exerce sur elle. Mais de même que jamais nous ne dirions à une femme de rester dans un foyer violent, jamais nous ne reviendrons en arrière.

Oui, nous devons redoubler de prudence et prendre soin les unes des autres. Mais peut-être, je dis bien peut-être, sommes-nous sur le point de nous émanciper.

Durant les années qui se sont écoulées depuis l'écriture de ces textes, j'ai découvert que l'ocytocine (l'hormone qui favorise les liens affectifs et la compassion) n'est pas sécrétée quand nous regardons des images sur un écran ou lisons des mots sur une page. Pour la produire, il faut que nous soyons ensemble, nos cinq sens en éveil. Par exemple, quand un homme ou une femme tient un bébé dans ses bras, il ou elle est submergée d'ocytocine qui lui permet de s'attacher. Autre exemple: quand nous voyons un inconnu blessé dans un accident, cette hormone nous pousse à lui porter secours, même si c'est dangereux ou qu'il n'y a pas de raison rationnelle à le faire. Sans ocytocine, l'espèce humaine n'aurait pas pu survivre.

Je m'aperçois que j'ai davantage écrit sur les événements collectifs. « Quand les hommes et les femmes parlent », « Sororité », « Réunion d'anciennes », « En campagne » et « Le réseautage » sont bien plus fondamentaux que je ne le pensais à l'époque. Alors que les habitant(e)s des villes et des pays développés passent de plus en plus de temps sur Internet, isolé(e)s les un(e)s des autres, nous devons prendre conscience que la communication qui requiert nos cinq sens est capitale. Et depuis que nous savons qu'Internet sert aussi à propager des mensonges et à semer la panique, et qu'il nous conditionne à néécouter que ce que nous voulons entendre, le porte-à-porte en temps d'élection, les voisins et les gens en qui nous avons confiance deviennent d'autant plus importants. Il s'avère que rien ne remplace la confiance.

Depuis que j'ai décrit les schémas de comportement de « Quand les hommes et les femmes parlent », j'observe que l'écoute « féminine » est davantage mise en valeur, enseignée et apprise, y compris auprès d'hommes en position d'autorité qui semblaient jusqu'alors vouloir seulement commander. Comme l'a dit Gandhi, « on n'apprend pas en parlant ». Lors des négociations syndicales et des pourparlers de paix, on reconnaît aussi davantage l'importance de réunir des hommes et des femmes autour de la table. D'un point de vue culturel, les hommes ont tendance à chercher des solutions musclées et péremptoires, tandis que les femmes se tournent, elles, vers des solutions visant la coopération ou la conciliation; par conséquent, ensemble, ils et elles ont toutes les chances de prendre la bonne décision. J'ai aussi retenu ce conseil, valable pour les deux sexes: *si vous avez plus de pouvoir que la personne ou le groupe avec qui vous vous entretenez, souvenez-vous de les écouter autant que vous parlez. Si, à l'inverse, vous êtes en situation d'infériorité, parlez autant que vous écoutez.* Grâce à ce simple exercice, nous enseignons et apprenons, et créons la démocratie.

Pourtant, si j'écris ces lignes au beau milieu d'une prise de conscience collective que le harcèlement sexuel sur le lieu de travail et la violence sexualisée généralisée sont omniprésentes et criminelles, il n'y a pas une seule forme de féminicide ou de préjugé relatif au genre décrite dans ces essais qui n'ait complètement disparu. Comme dans « Encore loin de la rive », peut-être que le meilleur que l'on puisse dire est ceci : nous sommes sur le point de déboucher sur une prise de conscience aiguë. Pour la première fois, on croit davantage les femmes qu'on ne met en doute leur parole.

Selon les pays, une masse critique ou une majorité a enfin commencé à s'extraire des catégories inventées du genre et de la race, de la caste et de la classe sociale. C'est une immense victoire. Mais de même qu'une femme battue risque d'être blessée ou tuée au moment de s'enfuir, ceux qui cherchent à échapper à de telles restrictions, ou à les combattre, sont en danger.

Un essai dans ce livre en particulier me donne foi en notre capacité à nous comprendre par-delà la langue, les frontières et les cultures. Quelques années après avoir consacré un texte à Alice Walker, j'ai rencontré la traductrice japonaise de *La Couleur pourpre*. Parce qu'Alice avait employé le parler du Sud rural des États-Unis où elle avait grandi – une langue imagée à forte tradition orale –, la traductrice avait eu recours au parler des paysans du Japon, une première dans une grande œuvre littéraire. Par conséquent, ces derniers se sont sentis à leur place dans un roman majeur, et les lectrices et les lecteurs ont goûté pour la première fois à une poésie qu'ils ne connaissaient pas.

L'année suivante, j'ai entendu dire que de la traductrice chinoise de *La Couleur pourpre* avait également eu l'idée d'utiliser le dialecte des campagnes de son pays ; c'était là aussi, à sa connaissance, une première dans une grande œuvre littéraire. En Chine, de nouvelles lectrices et de nouveaux lecteurs se sont sentis à leur place dans le monde de la littérature qui avait pu leur paraître distant, et les initiés ont fait la découverte d'une poésie orale.

L'écriture d'Alice reste authentique n'importe où dans le monde. J'espère de tout cœur que vous trouverez de l'authenticité dans ces pages. Si c'est le cas, ce sera comme une passerelle entre nous.

Au plus fort de l'expérience humaine se trouve l'humour, aussi évanescents et difficiles à traduire que la poésie. J'espère que vous en

trouverez également au fil de ces pages. « Rêveries sur ordonnance » vous encourage à créer vos propres rêveries. Il vous faudra sans doute inventer de nouvelles marques de tampons pour « Si les hommes avaient leurs règles ». Je suis heureuse que cet essai fasse à présent partie d'un large mouvement qui s'efforce de sortir les menstruations de l'obscurité dans laquelle les maintenait le patriarcat, mettant un terme à la honte, à l'embarras et au dénigrement qui les entouraient. Nous sommes encore loin des cultures matrilineaires où la capacité des femmes à saigner sans perdre la vie était la preuve de leur puissance, mais au moins les règles ne sont plus tenues secrètes. Je conseille ce genre d'inversion des rôles afin de révéler une injustice tout en mettant les rieurs de son côté. Peut-être les hommes réaliseront-ils aussi que le cycle lunaire a une influence sur leur corps, comme sur les marées et sur tout être vivant.

Que vous trouviez de l'humour dans ces pages ou que vous l'inventiez, voici mon conseil : fuyez les endroits où il est interdit de rire. C'est le signe avant-coureur que votre liberté est menacée. Manifestement, on peut pousser les humains à avoir peur. On peut même nous faire croire que nous sommes amoureux(euses) : il suffit pour cela de nous garder suffisamment longtemps captif(ve)s ou vulnérables, nous finirons par nous rapprocher de nos ravisseurs pour rester en vie. Mais comme le savent les cultures les plus anciennes, le rire est la seule émotion que l'on ne peut imposer. Il survient quand deux idées se rejoignent et en engendrent soudainement une troisième, quand nous apprenons, quand nous *comprenons*. Le rire est un « Haha ! », un orgasme de l'esprit. Si les religions patriarcales tendent à interdire le rire dans les espaces hiérarchiques, la spiritualité honore et autorise le rire dans ses cercles. Il me semble que tout est dit.

Lors de mon unique entrevue avec Simone de Beauvoir, je dois notre moment de complicité à un fou rire. C'était en 1972 et j'étais allée avec deux amies lui rendre visite dans son appartement à Paris pour la remercier d'avoir aidé à fonder Choisir, le mouvement de femmes qui luttait pour la légalisation de l'avortement et de la contraception en France. Sur cet exemple, des Américaines avaient signé une pétition parue dans le premier numéro de *Ms.* qui commençait par « Je me suis fait avorter... » et exigeait la dépénalisation de l'IVG aux États-Unis.

Notre conversation à quatre était tâtonnante malgré l'aide de l'interprète, et je redoutais que Simone de Beauvoir pense que nous accordions trop peu d'importance aux convictions politiques et à la classe

sociale comme motifs de division parmi les femmes. De notre côté, nous craignons qu'elle fasse peu de cas de la nécessité de faire front commun pour disposer enfin de nos corps, un droit qu'elle-même défendait au sein de Choisir.

Plus que tout, j'espérais qu'elle ne regrettait pas d'avoir été dérangée au milieu de cette journée paisible passée dans son duplex aux murs couverts d'étagères de livres. Tout ça pour un entretien avec trois Américaines muettes d'admiration.

Finalement, je me suis risquée à prendre la parole, malgré mon mauvais français, et j'ai cité mon amie, l'actrice Lee Grant, pour montrer en quoi le féminisme sortait du cadre de la politique. « J'ai été mariée à un marxiste et à un fasciste, aimait dire Lee, et aucun des deux n'a jamais sorti la poubelle. »

Simone de Beauvoir a ri aux éclats. Je pouvais sentir toutes nos molécules converger vers ce moment de compréhension mutuelle.

Le souvenir de ce fou rire partagé avec cette femme si sérieuse ne m'a depuis jamais quittée.

Gloria Steinem, 2018